Polo F LII 451 (1)

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET;

PAR M. MOLIÈRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

A MARSEILLE;

Chez JEAN MOSSY, Imprimeur-Libraire, à la Canebière.

1798.

ACTEURS.

M. JOURDAIN, Bourgeois.
Mad. JOURDAIN.
LUCILE, fille de M. Jourdain.
CLEONTE, amant de Lucile.
DORIMENE, Marquise.
DORANTE, Comte, amant de Dorimene.
NICOLE, servante de M. Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ELÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

La Scène est à Paris, dans la Maison de M. Jourdain.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN ÉLÈVE *du maître de musique, composant sur une table qui est au milieu du théâtre* UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *aux musiciens.*

VENEZ, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER, *aux danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *à son élève.*

Est-ce fait?

L'ÉLEVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons.... Voilà qui est bien.

LE MAITRE A DANSER.

E t-ce quelque chose de nouveau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

LE MAITRE A DANSER.

Vos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce M. Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entièrement, et je voudrais pour lui qu'il s'y connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paie bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que toute autre chose.

LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent; et je tiens que, dans tous les Beaux-Arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paie mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord; et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage, que les applaudissemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise. Il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes les

choses, et n'applaudit qu'à contresens; mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées; et ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneurs éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER.

Assurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur; et je voudrais qu'avec sont bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrais aussi; et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde; et il paiera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCÈNE II.

M. JOURDAIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit*, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ELEVE *du maître de musique*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Hé bien, messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé, là... Comment appellez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

LE MAITRE A DANSER.

Ah, ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie, que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER.

Elle est fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qua[illegible] comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais, holà, mes deux laquais.

I. LAQUAIS.

Que voulez-vous, monsieur?

M. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendiez bien. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Que dites-vous de mes livrées?

LE MAITRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN, *entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausse étroit, de velours rouge, et sa camisole de velours verd.*

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN.

L'autre laquais.

2. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN, *ôtant sa robe-de-chambre.*

Tenez ma robe. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Me trouvez-vous bien comme cela ?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son élève.*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres ; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. JOURDAIN, *à ses laquais.*

Donnez moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe ... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Helas, que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort; je voudrais que vous la puissiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez.... là... Comment est-ce qu'il dit ?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi, je ne sais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton ?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah !

(*Il chante.*)

Je croyais Jeannetton
Aussi douce que belle,
Je croyais Jeannetton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas, hélas !
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle ;
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose ; mais la musique, monsieur, la musique...

LE MAITRE A DANSER.

La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

LE MAITRE A DANSER.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qu'il soit si nécessaire aux hommes que la danse.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la musique un Etat ne peut subsister.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquemens des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

M. JOURDAIN.

Vous avez raison.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *aux musiciens.*

Allons, avancez. (*à M. Jourdain.*) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers ? On ne voit que cela par-tout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

LA MUSICIENNE.

Un cœur dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on langui on soupire ;
Mais quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

1. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie ;
On ne peut être heureux sans amoureux desirs ;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

2. MUSICIEN.

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi ;
Mais, hélas, ô rigueur cruelle !
On ne voit point de bergère fidelle ;
Et ce sexe trompeur, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.

Aimable ardeur !

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse !

2. MUSICIEN.

Sexe trompeur !

1. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse !

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

2. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

1. MUSICIEN.

Ah, quitte, pour aimer, cette haine mortelle !

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidelle.

2. MUSICIEN.

Hélas, où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

2. MUSICIEN.

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur ?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

2. MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer ;
Ah, qu'il est doux d'aimer
Quand deux cœurs son fidelles !

M. JOURDAIN.

Est-ce tout ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé ; et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvemens et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers ?

LE MAITRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. (*Aux danseurs.*) Allons.

(*Entrée de Ballet.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.

M. JOURDAIN.

VOILA qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore ; et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAN.

C'est pour tantôt au moins ; la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER.

Tout est prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reste, monsieur, ce n'est pas assez ; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mecredis, ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, monsieur.

M JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela est-il bien beau ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix ; un dessus,

une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe, et d'un clavessin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît et qui est harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

LE MAITE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais, sur-tout que le ballet soit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en serez content; et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah! les menuets sont dans ma danse, et je veux que vous me le voyiez danser. Allons, mon maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît

(*M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.*)

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la. En
cadence, s'il vous plaît. La,
la, la, la, la. La jambe
droite, la, la, la.
Ne remuez pas tant les épaules.
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la.
Vos deux bras sont estropiés.
La, la, la, la, la. Haussez la tête.
Tournez la pointe du pied en dehors.
La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise ; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimene.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. (*Après que le maître à danser a fait les trois révérences.*) Bon.

SCÈNE II.

Les précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (*Au maître de musique, et au maître à danser.*) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III.

Les précédens, UN MAITRE D'ARMES. LE LAQUAIS, *tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES, *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, et en avoir présenté un à M. Jourdain.*

Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit, un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard

assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde.

(*Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, en garde.*

M. JOURDAIN.

Hé !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit ; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué ?

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat ; et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la....

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau, monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron.

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

LE MAITRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre metier.

M. JOURDAIN, *maître à danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

M. JOURDAIN, *au maître à danser.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES, *au maître à danser.*

Comment, petit impertinent?

M. JOURDAIN.

Hé, mon maître d'armes.

LE MAITRE A DANSER, *au maître d'armes.*

Comment, grand cheval de carrosse?

M. JOURDAIN.

Hé, mon maître à danser.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous...

M. JOURDAIN, *au maître d'armes.*

Doucement.

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main...

M. JOURDAIN, *au maître à danser.*

Tout beau.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air...

M. JOURDAIN, *au maître à danser.*

De grace.

LE MAITRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière...

M. JOURDAIN, *au maître à danser*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN, *au maître de musique.*

Mon dieu, arrêtez-vous!

SCENE

SCÈNE IV.

Les précédens, UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.

M. JOURDAIN.

Holà, monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, messieurs ?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? Et n'avez-vous point lu le docte Traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens ?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, monsieur ? Il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition, que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin.

LE MAITRE D'ARMES.

Allez, philosophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, belître de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez, cuistre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment, marauds que vous êtes !..

(*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infâmes, coquins, insolens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

LE MAITRE D'ARMES.

La peste de l'animal !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

LE MAITRE A DANSER.

Diantre soit de l'âne bâté !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Frippons, gueux, traîtes, imposteurs.

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe. Messieurs. Monsieur le philosophe. Messieurs. Monsieur le philosophe.

(*Ils sortent en se battant.*)

SCÈNE V.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous separer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE VI.

Les précédens, LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, *racommodant son collet.*

Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah, monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satyre du style de Juvenal, qui les dechirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toute les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable ; *nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le Latin, sans doute ?

M. JOURDAIN.

Oui ; mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce Latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens de sciences?

M. JOURDAIN.

Oh, oui. Je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde et la troisième. La première, est de bien concevoir, par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories. Et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures, *Barbara*, *celarent*, *Darii*, *ferio*, *baralipton*, *etc.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN.

La morale!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et....

M. JOURDAIN.

Non. Laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qu'il tienne; je me veux mettre en colère tout mon soul, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette physique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des

choses naturelles, et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux; et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop d'embrouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix, et en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix: A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah, que cella est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O. I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah, la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entiérement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les rapprochant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout à fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai Ah, que n'ai-je étudié plutôt pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en-haut, D, A.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah, les belles choses! Les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en-haut sur la lèvre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah, mon père et ma mère, que je vous veux du mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA; R, R, R, R. R, RA. Cela est vrai. Ah, l'habille homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose.

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour exprimer, que la prose, ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose, ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose, est vers; et tout ce qui n'est point vers, est prose.

M. JOURDAIN.

Et, comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi ! Quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN.

Non, non, non ; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN, *à son laquais.*

Comment, mon habit n'est pas encore arrivé !

LE LAQUAIS.

Non, monsieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VIII.

Les précédens, UN MAITRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de M. Jourdain.*

M. JOURDAIN.

Ah, vous voilà ! Je m'allais mettre en colère contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pu venir plutôt ; et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre ; et il y a deux mailles de rompues.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison.

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la Cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fut pas noir, et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Oh, voilà qui est donc bien!

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un peintre, avec son pin-

ceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde, et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. JOURDAIN.

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout est bien.

M. JOURDAIN, *regardant l'habit du tailleur.*

Ah, ah, monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'est que l'etoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà, entrez, vous autres.

SCÈNE IX.

Les précédens, QUATRE GARÇONS TAILLEURS, *dansans.*

LE MAITRE TAILLEUR, *à ses garçons.*

Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

(*Les quatre garçons tailleurs dansans, s'approchent de M. Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf. M. Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien.*)

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur ! Oh, oh, monseigneur ! Attendez, mon ami, monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que monseigneur. Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur ! Oh, oh, oh ! Attendez : ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur ! (*Bas à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. (*Haut.*). Tenez, voilà pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allais tout donner.

(*Entrée de Ballet.*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

SUIVEZ-MOI, que j'aille un peut montrer mon habit par la ville ; et sur-tout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II.

Les précédens, NICOLE.

M. JOURDAIN.

Nicole!

NICOLE.

Plaît-il?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE, *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle fripponne est-ce là? Te moques-tu de moi?

NICOLE.

Nenni, monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne me saurais tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore ?

NICOLE, *tombant à force de rire.*

Tenez, monsieur, battez moi plutôt, et me laissez rire tout mon soul ; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monsieur, je crèverai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, monsieur ?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, eoquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, *se relevant.*

Ah, par ma foi, je n'ai plus envie de rire, et toutes vos compagnies me font tant de désordres céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III.

Les précédens, Madame JOURDAIN.

Mad. JOURDAIN.

Ah, ah, voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? Et avez-vous envie qu'on se raille par-tout de vous ?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Mad. JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; et il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Mad. JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui à raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours ; et, dès le matin, de peur d'y manquer, on n'y entend dès vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur

les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter regulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais ! Notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

Mad. JOURDAIN.

Nicole, a raison ; et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battemens de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

Mad. JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une et l'autre ; et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Mad. JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses, parmi les honnêtes gens.

Mad. JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collège, vous faire donner le fouet, à votre âge ?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure le fouet devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège.

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Mad. JOURDAIN.

Tout cela est fort necessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes ; et j'ai honte de votre ignorance. (*A madame Jourdain.*) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Mad. JOURDAIN.

Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Mad. JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis, à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Mad. JOURDAIN.

Des chansons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Mad. JOURDAIN.

Hé bien ?

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle ?

Mad. JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

Mad. JOURDAIN.

De la prose ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Hé, voilà ce que c'est d'étudier ? (*A Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu un U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui, mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh, l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en-dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en-bas, U, vois-tu ? Je fais la moue, U.

NICOLE.

Oui, cela est biau.

Mad. JOURDAIN.

Voilà qui est admirable !

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu un O, et DA, DA, et FA, FA.

Mad. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tout ce galimathias-là.

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Mad. JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur-tout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon menage.

M. JOURDAIN.

Ouais, ce maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure. (*Après avoir fait apporter des fleurets, et en avoir donné un à Nicole.*) Tiens, raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on a qu'à faire cela ; et, quand on pousse en tierce, on a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir

NICOLE.

Hé bien, quoi ?

(*Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.*)

M. JOURDAIN.

Tout beau. Holà ! ho ! Doucement. Diantre soit la coquine !

NICOLE.

Vous me dites de pousser ?

M. JOURDAIN.

Oui ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Mad. JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Mad. JOURDAIN.

Çamon vraiment ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la Cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Mad. JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

He bien, ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Mad. JOURDAIN

Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on se trouve étonné, si on les savait.

Mad. JOURDAIN.

Et quoi ?

M. JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Mad. JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Mad. JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Mad. JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais ! Vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Mad JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Mad. JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

Les précédens, DORANTE.

DORANTE.

Mon cher ami, monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ? ...

M. JOURDAIN.

Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

Mad. JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, M. Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit; nous n'avons point de jeunes gens à la Cour qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai

Mad. JOURDAIN, *à part.*

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous Cela est tout à fait galant.

Mad. JOURDAIN, *à part.*

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.

Ma foi, M. Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (*A Mad. Jourdain.*) Dans la chambre du Roi.

DORANTE.

Allons, mettez...

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, M. Jourdain, vous êtes mon ami.

M. JOARDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN, *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Mad. JOURDAIN, *à part.*

Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assurement.

M. JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*

Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plutôt que je puis.

M. JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*

Je vous le disais bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*

Vous voila avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, six vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cents soixante louis; qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cents trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE.

Justement.

M. JOURDAIN.

Deux mille sept cents quatre-vingt livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cents septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze sols huit deniers ; le compte est juste.

M. JOURDAIN.

Et mille sept cents quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

Mad. JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Hé bien, ne l'avais-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Hé non.

Mad. JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de nous une vache à lait.

M. JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, monsieur.

Mad. JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*
Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*
Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.
Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.
Point, monsieur.

Mad. JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*
C'est un vrai enjôleur.

M. JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*
Taisez-vous donc.

Mad. JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*
Il vous soutera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*
Vous tairez-vous !

DORANTE.
J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie, mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort, si j'en demandais à quelqu'autre.

M. JOURDAIN.
C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

Mad. JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*
Quoi, vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*
Que faire ? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

Mad. JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*
Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCENE V.

Les précédens, excepté M. JOURDAIN.

DORANTE.
Vous me semblez toute mélancolique ? Qu'avez-vous, madame Jourdain ?

Mad. JOURDAIN.
J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée...

DORANTE.
Mademoiselle votre fille, où est-elle que je ne la vois point ?

Mad. JOURDAIN.
Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle ?

Mad JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi.

Mad. JOURDAIN.

Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle et d'agreable humeur comme vous étiez.

Mad. JOURDAIN.

Tredame, monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrepite, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?

DORANTE.

Ah, ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon ! Je ne songeais pas que vous êtes jeune ; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI.

Les précédens, M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN, à *Dorante*.

Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, M. Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la Cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Mad. JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Notre belle marquise, comme je vous l'ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas ; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au ciel!

Mad. JOURDAIN, *à Nicole.*

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richesse de ce présent, et la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

M. JOURDAIN.

Oh, assurément, et de très-grand cœur!

Mad. JOURDAIN, *bas à Nicole.*

Que sa présence me pese sur les épaules!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable, chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

Mad. JOURDAN, *à Nicole.*

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur.

Les femmes aiment sur-tout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépense que je ne fisse, si par-là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissans, et c'est un honneur que j'acheterais au prix de toutes choses.

Mad. JOURDAIN, *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez, à votre aise, du plaisir de sa vue ; et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait ensorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera l'après-dînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention, et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN, *s'appercevant que Nicole écoute, et lui donnant un soufflet.*

Ouais ! Vous êtes bien impertinente. (*A Dorante.*) Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII.

Mad. JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche ; et ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyez.

Mad. JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du

monde, où il y a quelque amour en campagne ; et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle, c'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentimens ; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins ; et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Mad. JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, et lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. (*Seule.*) Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, *à Cléonte.*

Ah, vous voilà tout à propos ! Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide, et ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je ; et va-t-en de ce pas dire à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc-là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire ?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate ? Allons vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi ! Tu me viens aussi...

COVIELLE

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE, *à part.*

Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX.

Les précédens, excepté NICOLE.

CLÉONTE.

Quoi ! traîter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amans !

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siécles effroyables, je la rencontre par hasard, mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile !

COVIELLE.

Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole !

CLÉONTE.

Après tant de sacrifices ardens, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes.

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine.

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux.

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle.

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même.

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place.

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris.

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie.

CLÉONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, monsieur, Dieu m'en garde.

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu ; tous tes discours pour la défendre ; ne serviraient de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela ?

CLÉONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLÉONTE.

Ce monsieur le comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit ; et j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentimens.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit ; et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient

parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-souée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre; et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des desirs; elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

Non; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE.

Il est vrai; mais elle a grace à tout cela; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLÉONTE.

Ah, elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat!

COVIELLE.

Sa conversation...

CLÉONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.

Veut-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLEONTE.

Moi? j'aimerais mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite!

CLEONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr; à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable, que je la trouve. La voici.

SCÈNE X.

Les précédens, LUCILE, NICOLE.

NICOLE, *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLÉONTE, *à Covielle.*

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE.

Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE.

Que cela est Judas !

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE, *à Covielle.*

Ah, ah ! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE, *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouûre.

LUCILE.

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est-là le sujet de votre dépit ?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le pensez, de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous ; et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE, *à Nicole.*

Queussi, quoumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE, *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE, *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE, *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE, *suivant Cléonte.*

Sachez que ce matin...

CLÉONTE, *marchant toujours sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE, *suivant Covielle.*

Apprends que...

COVIELLE, *marchant aussi sans regarder Nicole.*

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLÉONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte.

CLÉONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLÉONTE.

Chansons.

NICOLE.

Entends-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLÉONTE.

Non, c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE, *s'arrêtant*

Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, *s'arrêtant aussi.*

Puisque tu fais comme cela, prends-le comme tu voudras.

CLÉONTE, *se retournant vers Lucile.*

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, *se retournant vers Nicole.*

Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, *s'en allant aussi pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE, *suivant Lucile.*

Dites-moi...

LUCILE, *marchant toujours sans regarder Cléonte.*

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE, *suivant Nicole.*

Conte-moi...

NICOLE, *marchant sans regarder Covielle.*

Non, je ne conte rien.

CLÉONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLÉONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLÉONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLÉONTE.

Au nom des dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Eclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'esprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais, loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE, *à Nicole.*

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, *à Cléonte qui veut sortir.*

Cléonte.

NICOLE, *à Covielle qui suit son maître.*

Covielle.

CLÉONTE, *s'arrêtant.*

Hé?

COVIELLE, *s'arrêtant aussi.*

Plaît-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLÉONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLEONTE.

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez?

CLÉONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE, *s'approchant de Lucile.*

N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE.

Est-ce ma faute ? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez, a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme deshonore une fille, qui perpétuellement nous sermone sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir. ?

NICOLE, *à Covielle.*

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE, *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE, *à Cléonte.*

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, *à Covielle.*

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela ?

CLEONTE.

Ah, Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez appaiser de choses dans mon cœur ! Et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là.

SCÈNE XII.

Les précédens, MAD. JOURDAIN.

Mad. JOURDAIN.

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vîte votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah, madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes desirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse ?

SCÈNE XII.

Les précédens, M. JOURDAIN.

CLÉONTE.

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre, est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes Gentilhomme.

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre; et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme; et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien, pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre; et je vous dirai franchement que je ne suis point Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez là, monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point Gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mad. JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre Gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint Louis?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Mad. JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Mad. JOURDAIN.

Et votre père n'était-il pas marchand, aussi-bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Peste soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce sont de malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre Gentilhomme.

Mad. JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un Gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai. Nous avons le fils d'un Gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne, et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN, *à Nicole.*

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

Mad. JOURDAIN.

Marquise?

M. JOURDAIN.

Oui, marquise.

Mad. JOURDAIN.

Hélas, Dieu m'en garde!

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

Mad. JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens; et qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeller leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand' dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussi-tôt de dire cent sottises. Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas été toujours si relevée que la voilà; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte St.

Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans qu'ils paient maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde; et l'on devient guere si riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire, mettez-vous là, mon gendre, et dinez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voila bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage, ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colere, je la ferai duchesse.

SCÈNE XIII.

Les précédens, excepté M. JOURDAIN.

Mad. JOURDAIN.

Cléonte, ne perdez point courage encore. (*A Lucile.*) Suivez-moi, ma fille; et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIV.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentimens.

CLÉONTE.

Que veux-tu? J'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE.

Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE, *riant.*

Ah, ah, ah!

CLÉONTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE,

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE.

Comment !

COVIELLE.

L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE.

Quoi donc ?

COVIELLE.

Il s'est fait, depuis peu, une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons ; il est homme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les Acteurs, j'ai les habits tous prêts, laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous ; le voilà qui revient.

SCÈNE XV.

M. JOURDAIN, *seul.*

Que diable est-ce là ! Ils n'ont que les grands seigneurs à me reprocher ; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs, il n'y a qu'honneur et civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN.

Hé mon Dieu ! J'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCÈNE XVII.

DORIMENE, DORANTE, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCENE XVIII.

Les précédens, excepté LE LAQUAIS.

DORIMENE.

Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé; les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présens ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur!

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquiètent par deux raisons ; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah, madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

DORIMENE.

Je sais ce que je dis : et entr'autres le diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix...

DORANTE.

Hé, madame, de grace, ne faites pas tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX.

Les précédens, M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimene.*

Un peu plus loin, madame.

DORIMENE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc ?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE.

Madame, M. Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le

ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne.... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens ; et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (*Bas à Dorimene.*) C'est un bon bourgeois assez ridicule comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMENE, *bas à Dorante.*

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout à-fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Ne pourrai-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Comment ! Gardez-vous-en bien. Cela serait vilain à vous ; et pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent (*Haut.*) Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Je ne sais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, et...

DORANTE.

Songeons à manger.

SCENE XX.

Les précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à M. Jourdain.*

Tout est prêt, monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table; et qu'on fasse venir les musiciens.

(*Entrée de Ballet.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMENE, M. JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS.

DORIMENE.

COMMENT, Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique!

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert

(*Dorimene, M. Jourdain, Dorante, et les trois musiciens se mettent à table.*)

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte; et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère, et des barbarismes de bon goût. Si Damis

s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y aurait par-tout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pieces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive à bizeau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à seve veloutée, armé d'un verd qui n'est point trop commandant; d'un quarré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonnaux, et couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment; qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah, que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont médiocres, M. Jourdain; mais vous voulez parler du diamant qui est fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, madame? Dieu me garde d'en vouloir parler! Ce ne serait pas agir en galant homme; et le diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE, *après avoir fait signe à M. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à M. Jourdain, et à ces messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique; et je me vois ici admirablement régalée

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs;

ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tous ce que nous pourrions dire.

I. et II. MUSICIENS, *ensemble, un verre à la main.*

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour;
Ah, qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah, l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

II. et III. MUSICIENS, *ensemble.*

Buvons, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.
Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, du vin par-tout, versez, garçon, versez;
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; et cela est tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Quais! M. Jourdain est galant plus que je ne pensais.

DORANTE.

Comment, madame, pour qui prenez-vous monsieur Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

DORIMENE.

Encore ?

DORANTE.

Vous ne le connaissez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh, je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que M. Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

SCÈNE II.

Les précédens, MAD. JOURDAIN.

Mad. JOURDAIN.

Ah, ah, je trouve ici bonne compagnie ; et je vois bien qu'on ne m'y attendez pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien ; c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence ; et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, madame Jourdain ? Et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie. Qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison ; et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout

tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

Mad. JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela, je sais ce que je sais.

DORANTE.

Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Mad. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissention dans un ménage; et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE, *suivant Dorimene qui sort.*

Madame, holà, madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN.

Madame. Monsieur le comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener.

CÈNE III.

MAD. JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Ah, impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Mad. JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(*Les Laquais emportent la table.*)

Mad. JOURDAIN, *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends; et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV.

M. JOURDAIN, *seul.*

Elle est arrivée bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que cela?

SCÈNE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE, *déguisé.*

COVIELLE.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, monsieur.

COVIELLE, *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grands que cela.

M. JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN.

Pour me baiser?

COVIELLE.

Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

M. JOURDAIN.

De feu monsieur mon père?

COVIELLE.

Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon père?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Assurément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comme le monde est fait.

COVIELLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Il y a des sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand ? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon père était gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle ?

COVIELLE.

Vous savez que le fils du Grand-Turc est ici.

M. JOURDAIN.

Moi ? Non.

COVIELLE.

Comment ! Il a un train tout-à-fait magnifique ; tout le monde le va voir ; et a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE.

Oui; et il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE.

Le fils du Grand-Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc seler ench alla moustaphgidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire, n'as-tu pas vu une jeune et belle personne, qui est la fille de M. Jourdain, Gentilhomme Parisien ?

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc dit cela de moi ?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : Ah, me dit-il, *marababa sahem* ! C'est-à-dire, ah, que je suis amoureux d'elle !

M. JOURDAIN.

Marababa sahem, veut dire : Ah, que suis amoureux d'elle ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire ; car, pour moi, je n'aurais jamais cru que *marababa sahem*, eût voulu dire : Ah, que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce Turc !

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire, *caracacamouchen* ?

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen ? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chere ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen veut dire, ma chère ame?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux! *Caracacamouchen*, ma chère ame. Dirait-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui. *Mamamouchi*; c'est-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup; et je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remercîmens.

COVIELLE.

Comment! Le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici?

COVIELLE.

Oui; et il a amené toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre en tête un certain Cléonte; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand-Turc; et puis il se rencontre ici une avanture merveilleuse, c'est que le fils du Grand-Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir,

on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir ; le voilà.

SCÈNE VI.

Les précédens, CLEONTE, *en Turc*, TROIS PAGES, *portant la veste de Cléonte.*

CLÉONTE.

Amboussahim oqui boraf, Giourdina, Salamaléqui.

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

C'est-à-dire, M. Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ce pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de Son Altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE.

Oustin yoc catamaléqui basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lions, et la prudence des serpens.

M. JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop ; et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouran.

CLÉONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il a dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votrs fille, et de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots !

COVIELLE.

Oui. La langue Turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il souhaite.

SCENE VII.

COVIELLE, *seul.*

Ah, ah, ah ! Ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle dupe. Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah, ah !

SCÈNE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah, Covielle, qui t'aurait reconnu! Comme te voilà ajusté.

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah, ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerais en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagême dont nous nous servons auprès de M. Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagême; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous retirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantans et dansans*, M. JOURDAIN, *vêtu à la Turque, la tête rasée, sans turban, et sans sabre.*

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Sé ti sabir,
Ti respondir;

Sé non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star muphti,
Ti qui star ti
Non interdir;
Tazir, tazir.

(*Deux Dervis font retirer M. Jourdain.*)

SCÈNE X.

Les précédens, excepté M. JOURDAIN.

LE MUPHTI.

D'cé. Turqué, qui star quista.
Anabatista, Anabatista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Hussita? Morista? Fronista?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star Fagana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TUUCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, Mahamétana?

LES TURCS.

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara ! Como chamara !

LES TURCS.

Giourdina , Giourdina.

LE MUPHTI, *sautant.*

Giourdina ? Giourdina ! Giourdina !

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta , per Giourdina.
Mi pregar , séra è matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina ;
Dar turbanta, è dar scarrina,
Con galera è brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégar séra è matina.

(*Aux Turcs.*)

Star bon Turca Giourdina ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI, *chantant et dansant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Entrée de Ballet.*)

SCÈNE XII.

LE MUPHTI, DERVIS, M. JOURDAIN, TURCS, *chantans et dansans.*

M. JOURDAIN, *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

Ouf !

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Ti non star furba ?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta ?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI, *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non star furba?
No, no, no.
Non star forfanta?
No, no, no.
Donar turbanta.

(*Les Turcs dansans mettent le turban sur la tête de M. Jourdain.*)

LE MUPHTI, *donnant le sabre à M. Jourdain.*

Ti star nobile, non star fabbola
Pigliar schiabbola.

LES TURCS, *mettant le sabre à la main.*

Ti star nobile, non star fabbola
Pigliar schiabbola.

(*Les Turcs dansans donnent plusieurs coups de sabre à M. Jourdain.*)

LE MUPHTI.

Dara, dara
Bastonnara.

LES TURCS.

Dara, dara
Bastonnara.

(*Les Turcs dansans donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.*)

LE MUPHTI.

Non tener honta
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta
Questa star l'ultima affronta.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. JOURDAIN, M. JOURDAIN.

Mad. JOURDAIN.

AH, mon Dieu, miséricorde! Qu'est-ce que cest donc que tout cela? Quelle figure! Est-ce un momon que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, et qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi.*

Mad. JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

Mad. JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi.*

Mad. JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

Mad. JOURDAIN.

Balladin? Etes-vous en âge de danser des ballets?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis Paladin, c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Mad. JOURDAIN

Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN.

Mahaméta per Giourdina.

Mad. JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'est-à-dire, Jourdain.

Mad. JOURDAIN.

Hé bien, quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Giourdina.

Mad. JOURDAIN.

Comment !

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galéra.

Mad. JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela ?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

Mad. JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

M. JOURDAIN.

Dara, dara bastonnara.

Mad. JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.

Non tener honte, questa star l'ultima affronta.

Mad. JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que tout cela ?

M. JOURDAIN, *chantant et dansant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Il tombe par terre.*)

Mad. JOURDAIN.

Hélas, mon Dieu, mon mari est devenu fou !

M. JOURDAIN, *se relevant et s'en allant.*

Paix, insolente. Portez respect à monsieur le *Mamamouchi.*

Mad. JOURDAIN, *seule.*

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. (*Appercevant Dorimene et Dorante.*) Ah, ah, voici justement le reste de notre écu ! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCÈNE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMENE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; et pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution!

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur; et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme, la figure en est admirable.

SCÈNE III.

Les précédens, M. JOURDAIN.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, et la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien-aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent ; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux ; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous, puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, madame, que M. Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent ; et qu'il sait, dans sa grandeur, connaître encore ses amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-a-fait généreuse.

DORANTE.

Où est donc son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient ; et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV.

Les précédens, CLÉONTE, *habillé en Turc.*

DORANTE, *à Cléonte.*

Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de monsieur votre beau-pere ; et l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN.

Où est le Truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle Turc à merveille. Holà, où diantre est il allé ? (*A Cléonte.*) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore ; grande segnore, grande segnore ;* et madame, une *granda dama, granda dama.* (*Voyant qu'il ne se fait point entendre. Montrant Dorante.*) Monsieur, lui *Mamamouchi* Français ; madame, *Mamamouchi* Francaise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprête.

SCÈNE V.

Les précédens, COVIELLE, *déguisé.*

M. JOURDAIN.

Où allez-vous donc ? Nous ne saurions rien dire sans vous. (*Montrant Cléonte.*) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (*A Dorimene et à Dorante.*) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Cataléqui tubal ourin soter amalouchan.

M. JOURDAIN, *à Dorimene et à Dorante.*

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avais bien dit qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

SCÈNE VI.

Les précédens, LUCILE.

M. JOURDAIN.

Venez, ma fille, approchez-vous ; et venez donner la main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon père ? Comme vous voilà fait ? Est-ce une comédie que vous jouez ?

M. JOURDAIN.

Non, non ; ce n'est pas une comédie ; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (*Montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon père.

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, rendez grace au Ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah! Que de bruit! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE.

Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre une autre mari que Cléonte, et je me résoudrai plutôt à toutes les extrêmités, que de... (*reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entiérement obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante!

SCÈNE DERNIÈRE.

Les précédens, MAD. JOURDAIN.

Mad. JOURDAIN.

Comment donc? Qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes les choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Mad. JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein; et que voulez-vous faire de cet assemblage?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.

Mad. JOURDAIN.

Avec le fils du Grand-Turc?

M. JOURDAIN.

Oui. (*Montrant Covielle.*) Faites-lui faire vos complimens par le Truchement que voilà.

Mad. JOURDAIN.

Mad. JOURDAIN.

Je n'ai que faire du Truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura pas ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment, madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre?

Mad. JOURDAIN.

Mon Dieu, monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejetter.

Mad. JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages.

Mad. JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

Mad. JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

Mad. JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande dame?

Mad. JOURDAIN.

Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Mad. JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah ! que de bruit.

LUCILE.

Ma mère.

Mad. JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN, *à Mad. Jourdain.*

Quoi ? Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

Mad. JOURDAIN.

Oui. Elle est à moi aussi-bien qu'à vous.

COVIELLE, *à Mad. Jourdain.*

Madame.

Mad. JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous ?

COVIELLE.

Un mot.

Mad. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Mad. JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

Mad. JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN, *à Mad. Jourdain.*

Ecoutez-le.

Mad. JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira...

Mad. JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous ferait-il mal de l'entendre ?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Mad. JOURDAIN.

Hé bien, quoi ?

COVIELLE, *bas à Mad. Jourdain*

Il y a une heure, madame, que nous vous faisons

signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand-Turc.

Mad. JOURDAIN, *bas à Covielle.*

Ah, ah!

COVIELLE, *bas à Mad. Jourdain.*

Et moi Covielle, qui suis le Truchement.

Mad. JOURDAIN, *bas à Covielle.*

Ah, comme cela je me rends!

COVIELLE, *bas à Mad. Jourdain.*

Ne faites pas semblant de rien.

Mad. JOURDAIN, *haut.*

Oui. Voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah, voilà tout le monde raisonnable! *A madame Jourdain.*) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand-Turc.

Mad. JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même Notaire pour nous marier madame et moi.

Mad. JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN, *bas.*

Bon, bon. (*Haut.*) Qu'on aille quérir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Mad. JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au Truchement, et ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. (*A part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

Fin du Cinquième et Dernier Acte.